

D'où vient le genre ? Freud, Darwin, Butler

Claire Pagès

Doctorante en Philosophie

1. Sexe et genre

Il y a manière et manière de penser la différence et l'articulation du sexe et du genre. C'est ce que pourrait nous apprendre la lecture des écrits de Judith Butler, notamment *Trouble dans le genre*. En nous inspirant de ses travaux, nous souhaitons présenter la critique d'une certaine façon de faire dériver le genre du sexe.

Le sexe – « *sex* » en anglais – désigne la réalité anatomique de la sexuation. Le genre – « *gender* » – renverrait à l'identité sexuelle sociale. La différence des deux reflèterait alors le partage entre nature et culture. Pourtant, le rapport entre les deux dimensions de l'identité sexuelle est le plus souvent pensé comme une relation mimétique, le sexe étant tenu pour la cause du genre : aux deux sexes correspondraient alors deux genres, le masculin et le féminin. Ce rapport de dérivation a été remis en question. Il s'agirait d'abord d'un discours normatif, qui pourrait se traduire par une rhétorique discriminante, déclarant « déviantes » les pratiques sexuelles ne respectant pas ce schéma. Ensuite, celui-ci ne rendrait pas compte d'un grand nombre de pratiques et de positionnements – les plaisirs –, inclinant à penser qu'existe une multiplicité de genre. Enfin, il présupposerait une évidence du sexe anatomique, en le comprenant comme un donné. Ne serait interrogée ni la possibilité d'une production discursive du sexe, ni la distinction entre sexe et sexualité.

Si le genre n'est pas déterminé par le sexe anatomique, c'est-à-dire par un substrat (substrat qui lui-même pourrait être l'objet d'une institution), il faut réfléchir à la manière dont se forme cette réalité d'artifice. La difficulté est alors d'arriver à concevoir la production du genre de façon non-normative. Chez J. Butler, ce projet passe par une théorie critique. Il s'agit en particulier de débusquer les pensées qui, tout en semblant rompre avec le discours de la dérivation, reconduisent l'argument d'une origine naturelle du genre. En particulier, elle traque toutes les entreprises qui aboutissent discrètement mais sûrement à naturaliser la matrice hétérosexuelle et qui sont solidaires d'une exclusion inavouée du désir homosexuel. Nous nous proposons de présenter la critique qu'adresse Butler à la généalogie freudienne du genre, qui tout en ayant l'air d'introduire l'idée d'une production psychique des préférences sexuelles, réutilise le discours naturaliste avec l'argument dit des « (pré-)dispositions primaires ».

2. Freud et Darwin

Pourquoi choisir d'exposer la déconstruction de ce discours-là du genre ? Après tout, dans *Trouble dans le genre*, J. Butler débusque dans d'autres discours le mécanisme refoulé d'une naturalisation du genre. C'est que l'analyse critique du dispositif freudien permet de manière plus incisive d'indiquer comment convergent l'interrogation du darwinisme – thème de la journée – et le questionnement des catégories de sexe et de genre.

Ce travail de J. Butler nous a permis en effet de dégager l'existence d'une forme de dialectique dans le rapport de Freud au darwinisme, qui a trait justement à la question de la construction du genre. Quelle est-elle ?

2.1. Freud darwinien

Rappelons pour commencer qu'il est habituel de faire de Freud un darwinien. Ainsi, par exemple, le *Dictionnaire du Darwinisme et de l'évolution*, consacre un article significatif aux relations du freudisme avec le darwinisme. Cette image d'un Freud darwinien semble d'abord tout à fait fondée. Freud a fait suffisamment pour l'accréditer, comme d'indiquer, dans son « Autoprésentation », le rôle déterminant qu'aurait eu pour lui la publication, la lecture et le retentissement de *L'origine des espèces* : « la doctrine de Darwin, actuelle à l'époque, m'attirait puissamment, parce qu'elle promettait de faire avancer de façon extraordinaire la compréhension du monde... »¹ Il a ainsi placé Darwin très haut, faisant de lui, dans l'article célèbre de 1917 « Une difficulté de la psychanalyse », l'auteur de la deuxième vexation infligée au narcissisme de l'homme par la recherche scientifique, la vexation biologique. Il le met alors sur le même plan que Copernic, auteur de la vexation cosmologique, et que lui-même, à l'origine de la vexation psychologique par l'importance de ses découvertes ! En outre, on sait que Freud a utilisé toute sa vie pour ses propres recherches des hypothèses d'origine darwinienne, notamment dans *Totem et Tabou*. Dans ce texte, il semble reprendre à son compte l'idée darwinienne selon laquelle l'être humain aurait lui aussi vécu originellement en assez petites hordes, idée qu'il juge extrêmement féconde : « lorsqu'on met en corrélation la traduction du totem donnée par la psychanalyse avec le fait du repas totémique et l'hypothèse darwinienne sur l'état originaire de la société humaine, il s'offre la possibilité d'une compréhension plus profonde, la perspective d'une hypothèse qui peut paraître fantastique, mais présente l'avantage d'établir une unité insoupçonnée entre des séries de phénomènes jusqu'ici séparés. »²

2.2. Lamarck

On pourrait toutefois ici nuancer considérablement ce portrait, en invoquant la grande généralité et le caractère assez vague des références de Freud à Darwin, en ajoutant que Darwin est plutôt utilisé par Freud comme figure d'une science, d'une démarche ou d'un esprit scientifique dont il se veut l'héritier, ou en précisant qu'à bien des égards le discours anthropologique ou ethnologique freudien est bien plus lamarckien que darwinien. Il est clair en effet que Freud interprète la théorie de l'évolution de façon lamarckienne ou néo-lamarckienne, soutenant pour les besoins de ses propres recherches l'existence d'une hérédité non seulement de l'acquis, mais encore des contenus de pensée et des traces mnésiques individuelles. Mais revenons sur le Freud darwinien.

2.3. Darwin vu par Freud

Qu'est-ce qui au premier chef lui tient à cœur dans le darwinisme, ou quelle représentation du darwinisme tient-il à relayer ? Dans l'article déjà cité « Une difficulté de la psychanalyse », Freud s'explique sur ce qu'il admire chez Darwin :

« Au cours de son développement culturel, l'homme s'érigea en maître de ses compagnons dans la création, les animaux. Mais non content de cette prédominance, il se mit à creuser un fossé entre leur essence et la sienne. Il leur contesta la raison et s'attribua une âme immortelle, se réclama d'une haute ascendance divine qui permettait de rompre le lien de communauté avec le règne animal. [...] Nous savons tous que la recherche de Ch. Darwin, de ses collaborateurs et de ses prédécesseurs a mis fin, il y a à peine plus d'un demi-siècle, à cette outrecuidance de l'homme. L'homme n'est rien d'autre ni rien de meilleur que les animaux, il procède lui-même de la série animale, apparenté de plus près à certaines espèces, de plus loin à d'autres. Ses acquisitions ultérieures ne sont pas parvenues à effacer ces témoignages

¹ « Autoprésentation », 1924, pp. 51-122, in Freud, Sigmund, *Œuvres Complètes*, Psychanalyse, volume XVII, 1923-1925, « *Névrose et psychose* », Paris, PUF, 1992, 336 pages, p. 56.

² « Totem et Tabou, Quelques concordances dans la vie d'âme des sauvages et des névrosés », 1912-1913, pp. 189-385, in Freud, Sigmund, *Œuvres complètes*, Psychanalyse, volume XI, 1911-1913, « Totem et tabou », « Rêves dans le folklore », « Formulations sur les deux principes », « Sur la dynamique du transfert », Autres textes, Paris, PUF, 1998, 2^e ed. 2005, 422 pages, p. 360.

d'équivalence, qui sont inscrits dans la conformation corporelle comme dans ses prédispositions animiques. »³

Freud rend donc hommage à Darwin d'avoir renvoyé l'homme à sa descendance animale et, bien plus, de lui avoir rappeler qu'il est un animal (« rien d'autre » : « *Der Mensch ist nichts anderes und nichts Besseres als die Tiere...* »). Il faudrait donc se ranger à l'idée d'une « équivalence » entre homme et animal, en raison de « témoignages d'équivalence » (« *die Zeugnisse der Gleichwertigkeit* »)⁴ pour ce qui est de son corps et de ses dispositions animiques, équivalence de fond souvent dissimulée par les acquis postérieurs.

3. Freud contre Darwin ?

Il semble néanmoins que Freud ait aussi travaillé à briser cette « équivalence » qu'il félicite pourtant Darwin d'avoir exhibée. On insistera sur le fait que nous travaillons ici sur la représentation du darwinisme dans l'œuvre freudienne, c'est-à-dire sur le Darwin vu par Freud. Il est très possible que le « vrai » Darwin puisse adopter une position antidarwinienne, si on considère le versant du darwinisme dont Freud se démarque.

3.1. L'inconscient

On pourrait d'abord avancer l'idée assez générale selon laquelle la pensée d'un inconscient proprement psychique chez l'homme constitue une telle brèche. C'est en somme la conclusion de Paul-Laurent Assoun dans son grand article « Freudisme et darwinisme ». Il dégage en effet au terme de sa réflexion le paradoxe qui trouble l'idée d'une filiation évidente entre la psychanalyse et le darwinisme : Freud ne s'appuie-t-il pas d'autant plus volontiers sur une rationalité évolutionniste que cette dernière lui permet, par une logique continuiste, de pointer le trou que l'inconscient creuse au cœur du processus ? Il faudrait alors voir dans le paradigme darwinien la condition paradoxale de découverte par Freud d'un autre paradigme : « Il restait à Freud à comprendre dans le langage de cette nature processuelle, comment les processus inconscients s'en et s'y détachent : il lui fallait le langage de la nature pour comprendre que l'inconscient n'a pas de nature. »⁵

3.2. Freud et la construction psychique du genre

Pourtant c'est sur une autre brèche dans l'équivalence homme/animal que nous voudrions attirer votre attention. Il nous semble que ce qui se présente d'abord chez Freud comme une construction psychique du genre repose sur et implique une rupture de cette équivalence homme/animal tant revendiquée. C'est par ce biais que nous allons retrouver la question qui nous occupe, celle de la différence entre sexe et genre. On sait généralement en effet que Freud, en particulier dans les *Trois essais sur la vie sexuelle*, s'est employé à démontrer l'existence d'une sexualité chez l'enfant et à en faire la théorie : la vie sexuelle n'apparaît pas tout d'un coup sous la forme génitale, sous sa forme accomplie, à la puberté, mais elle a une histoire qui commence à la naissance de l'enfant et connaît plusieurs phases, différents stades de développement. Or, plusieurs idées sont chez Freud solidaires de cette découverte fondamentale. D'abord, l'idée que le genre lui aussi se construit dans le temps, et n'est donné ni d'emblée ni d'un seul tenant, mais s'élabore en lien avec le développement progressif et accidenté de la sexualité. Ainsi, on n'a pas un genre, mais notre genre est construit. C'est une construction psychique chez Freud (plus que culturelle), qui prend du temps et pose des problèmes. Ainsi, masculin et féminin ne sont-ils pas toujours déjà donnés avec un sexe anatomique :

³ « Une difficulté de la psychanalyse », 1916/1917, pp. 41-51, in Freud, Sigmund, *Œuvres complètes, Psychanalyse*, volume XV, 1916-1920, « Au-delà du principe de plaisir », « L'inquiétant », « Un enfant est battu », « Un cas d'homosexualité féminine », Autres textes, Paris, PUF, 1996, 388 pages, p. 47.

⁴ « *Eine Schwierigkeit der Psychoanalyse* », pp. 1-12, in Freud, Sigmund, *Gesammelte Werke*, Werke aus den Jahren 1917-1929, S. Fischer Verlag, 1986, p. 8.

⁵ « Freudisme et darwinisme », par Paul-Laurent Assoun, pp. 1741-1763, in *Dictionnaire du Darwinisme et de l'évolution*, dir. Patrick Tort, Paris, PUF, 1996, 3 vol., Volume II, p. 1763.

« C'est seulement avec la puberté, on le sait, que s'instaure la séparation tranchée des caractères masculin et féminin, une opposition qui, par la suite, exerce comme nulle autre une influence décisive sur la configuration de la vie des êtres humains [...] Mais l'activité auto-érotique des zones érogènes est la même chez les deux sexes et, du fait de cette concordance, la possibilité d'une différence sexuée, telle qu'elle s'instaure après la puberté, se trouve supprimée pour l'enfance. »⁶

C'est que la réalité anatomique de la sexualité n'a rien d'une évidence pour l'enfant, et qu'il n'y a pour lui d'abord qu'un seul sexe, celui symbolisé par le phallus :

« Au stade de l'organisation pré-génitale sadique-anale on ne peut pas encore parler de masculin et de féminin, l'opposition dominante est celle entre actif et passif. Au stade qui suit maintenant, celui de l'organisation génitale infantile, il existe certes du masculin, mais pas de féminin ; l'opposition s'énonce ici : organe génital masculin ou castré. C'est seulement avec l'achèvement du développement au temps de la puberté que la polarité sexuelle coïncide avec masculin et féminin. »⁷

Freud ébranle donc l'idée commune de la parfaite naturalité et transparence du sexe anatomique, qui feraient de celui-ci un donné, un fait brut et évident.

Ensuite, la thèse de la sexualité infantile s'accompagne chez lui de l'idée que la construction du genre commence avec la sexualité, c'est-à-dire dans l'enfance. Les identifications de genre ne commencent pas à l'adolescence. Il n'y a pas pour Freud d'abord un monde qui serait sans genre, celui de l'enfance, puis le monde adulte du masculin et du féminin. C'est dans l'enfance pour la psychanalyse que s'origine les identifications à des genres. On verra que cela implique une compréhension renouvelée et plus complexe de ces identifications. S'inscrire dans un genre, ce n'est plus simplement ce qu'on appelle souvent s'affirmer comme homme, affirmer sa virilité ou affirmer ou assumer sa féminité.

3.3. La bisexualité

La construction du genre est donc déjà un enjeu dans et de l'enfance. Mais comment se construit-il et à partir de quoi ? C'est ici qu'apparaît la rupture d'équivalence dont nous parlions. En effet, le genre se construit dans l'enfance en rapport avec le développement de la vie sexuelle sur fond d'un présupposé anthropologique déterminant : la bisexualité originaire. En effet, selon Freud (et il tient l'idée de W. Fliess), tout être humain est bisexuel. Cela signifie pour lui que tout homme de par sa constitution d'homme a des dispositions sexuelles à la fois masculine et féminine. Simplement, cette appartenance aux deux sexes se dissimule à mesure que se stabilise une identité sexuelle. Elle apparaît de façon bien plus explicite au moment où cette identité est encore en formation, dans l'enfance, et dans les troubles psychiques, dans les psychonévroses, où celle-ci se présente comme un problème mal négocié, lors des conflits que le sujet traverse et quand il s'efforce de reconnaître son propre sexe.

Il est ici important de noter que la bisexualité qui l'intéresse, aux yeux de Freud, est un phénomène exclusivement humain : « Tout d'abord, on ne saurait méconnaître que la bisexualité, dont nous affirmons qu'elle est propre à la disposition humaine, ressort beaucoup plus nettement chez la femme que chez l'homme. »⁸ Dans un article de 1920 « De la psychogenèse d'un cas d'homosexualité féminine », Freud engage également à « ne pas perdre de vue la bisexualité générale de l'être humain. »⁹

⁶ « Trois essais sur la théorie sexuelle », 1905, pp. 59-181, in Freud, Sigmund, *Œuvres complètes*, Psychanalyse, VI, 1901 – 1905, « Trois essais sur la vie sexuelle », « Fragment d'une analyse d'hystérie », *Autres textes*, Paris, PUF, 2006, 374 pages, pp. 157-158.

⁷ « L'organisation génitale infantile », 1923/1923, pp. 303-309, in Freud, Sigmund, *Œuvres complètes*, Psychanalyse, volume XVI, 1921-1923, « Psychologie des masses », « Le moi et le ça », *Autres textes*, Paris, PUF, 1991, 426 pages, p. 309.

⁸ « De la sexualité féminine », 1931, pp. 7-28, in Freud, Sigmund, *Œuvres complètes* Psychanalyse, volume XIX, 1931-1936, « Nouvelle suite des leçons », *Autres textes*, Paris, PUF, 1995, 374 pages, p. 12.

⁹ « De la psychogenèse d'un cas d'homosexualité féminine », 1920/1920, pp. 233-262, in Freud, S., *OC XV, op. cit.*, p. 246.

La réflexion sur la construction psychique du genre est donc chez Freud l'occasion de présenter une rupture à l'égard de l'équivalence homme-animal qu'il remerciait Darwin d'avoir défendue. Cette constitution bisexuelle-là semble bien proprement humaine. Or, mis à part chez le névrosé, c'est d'abord chez l'enfant dont le genre est en train de se définir qu'elle apparaît le mieux. L'enfance est donc le lieu d'expression privilégié de cette rupture d'équivalence. Cette conclusion est amusante, dans la mesure où Freud avait fait de l'enfant, à la différence de l'adulte, celui qui ne méconnaît pas sa nature purement animale :

« Il est remarquable que cette outrecuidance soit encore éloignée du petit enfant, tout comme de l'homme primitif et de l'homme originaire. Elle est le résultat d'un développement ultérieur plein de prétention. Au stade du totémisme, le primitif ne trouvait pas choquant de faire remonter sa lignée à un ancêtre animal. Le mythe qui contient le précipité de cet ancien mode de pensée fait prendre aux dieux une forme d'animal et l'art des premiers temps figure les dieux avec des têtes d'animaux. L'enfant ne ressent aucune différence entre son essence propre et celle de l'animal ; dans le conte il fait, sans s'étonner, penser et parler les animaux ; il déplace un affect d'angoisse, qui concerne le père humain, sur le chien ou sur le cheval, sans avoir pour autant l'intention d'abaisser le père. C'est seulement devenu adulte qu'il sera rendu étranger à l'animal au point de pouvoir injurier l'homme en lui donnant le nom d'un animal. »¹⁰

« Le rapport de l'enfant à l'animal a beaucoup de ressemblance avec celui du primitif à l'animal. L'enfant ne montre encore aucune trace de cet orgueil qui pas la suite amène l'homme de la culture adulte à démarquer par une ligne de frontière tranchée sa propre nature d'avec tout le reste du règne animal. L'enfant accorde à l'animal, sans hésitation, une pleine égalité de valeur ; professant sans inhibition ses besoins, il semble bien se sentir plus apparenté à l'animal qu'à l'adulte, qui pour lui est vraisemblablement énigmatique. »¹¹

L'enfant est donc à la fois celui qui est dans le vrai, celui à qui le Darwin de Freud donne raison, et celui en qui s'expose leur différence, le lieu de la rupture d'équivalence. Il est clair en effet que la bisexualité, dont Freud fait un propre de l'homme, et qu'il appelle « bisexualité originaire » ou « originelle » ne peut être ramenée à une des ces « acquisitions ultérieures » dont parle Freud dans « Une difficulté... » et qui dissimulent l'équivalence fondamentale.

3.4. Nuance, problème et question

On n'ira peut-être pas jusque-là tant la position de Freud est ici ambiguë. Un texte en particulier semble insinuer qu'on rencontrerait aussi chez les animaux cette bisexualité, qui déclare de la psychanalyse qu'« elle se tient sur un terrain commun avec la biologie en prenant pour présumé une bisexualité originelle de l'individu humain (aussi bien qu'animal). »¹² Pourtant, il nous semble que la bisexualité déborde largement chez Freud la question de la bisexualité biologique¹³ qui pourrait être partagée avec les animaux. Il est clair que Freud souvent fait intervenir la bisexualité psychique dans l'explication de cas où la bisexualité (hermaphrodisme) somatique est tout à fait, de son propre aveu, inapparente. Bien plus, il admet « Que donc, pour s'exprimer autrement, dans les deux sexes, la proportion d'hermaphrodisme physique est à un haut degré indépendante de celle de l'hermaphrodisme psychique. »¹⁴ Si la bisexualité anatomique est commune aux hommes et aux animaux, la

¹⁰ « Une difficulté de la psychanalyse », 1916/1917, pp. 41-51, in Freud, S., *OC XV, op. cit.*, p. 47.

¹¹ « Totem et Tabou, Quelques concordances dans la vie d'âme des sauvages et des névrosés », 1912-1913, pp. 189-385, in Freud, S., *OC XI, op. cit.*, p. 343.

¹² « De la psychogenèse d'un cas d'homosexualité féminine », 1920/1920, pp. 233-262, in Freud, S., *OC XV, op. cit.*, p. 262. Cf. *Gesammelte Werke XII, op. cit.*, p. 301 : « eine ursprüngliche Bisexualität des menschlichen (wie des tierischen) Individuums... »

¹³ « Le malaise dans la culture », 1929, pp. 245-333, in Freud, Sigmund, *Œuvres Complètes, Psychanalyse*, volume XVIII, 1926-1930, « L'analyse profane », « L'avenir d'une illusion », « Le malaise dans la culture », Autres textes, Paris, Puf, 1994, 408 pages, p. 292 : « ...l'être humain lui aussi est un animal à la prédisposition bisexuelle sans équivoque. » Cf. Freud, Sigmund, *Gesammelte Werke, Werke aus den Jahren 1925-1931*, XIV, Frankfurt am Main, S. Fischer Verlag, 1948 (1^{ère} ed.), 605 pages, p. 465 : « Auch der Mensch ist ein Tierwesen von unzweideutig bisexueller Anlage. »

¹⁴ *Ibid.*, p. 242.

bisexualité psychique reste un propre de l'homme ; et la bisexualité (ou androgynie) psychique n'est pas le simple reflet de l'androgynie anatomique.

Ce qu'il faut interroger, c'est plutôt la théorie freudienne de la sexualité. Celle-ci marque-t-elle véritablement une rupture à l'égard du discours naturalisant, le discours de la dérivation, celui qui conclut du sexe anatomique au genre et celui qui, supposant la naturalité de la matrice hétérosexuelle, exclut d'emblée le désir homosexuel ? On pourrait le croire, en vertu de la place faite à la construction psychique du genre et en raison de l'existence d'une bisexualité de l'individu. Freud écrit par exemple à S. Zweig le 4 septembre 1926 que « L'amour d'homme à homme (...) n'est pas non plus contre la « nature » humaine, car celle-ci est bisexuelle... »¹⁵ C'est ce que J. Butler va venir critiquer.

4. Freud et Butler.

Dans les deux sections de *Trouble dans le genre* intitulées « Freud et la mélancolie du genre » et « Complexité du genre et limites de l'identification », J. Butler propose une lecture critique du texte de Freud *Le moi et le ça*, s'intéressant plus particulièrement aux questions de la résolution ou surmontement du complexe d'Œdipe et à celle – corrélative – de la formation de l'idéal du moi.

Butler garde de ces analyses freudiennes la nature mélancolique des identité de genre. Elle retient de la psychanalyse que toute identité sexuelle (génrée) implique et procède d'une perte, d'un travail psychique de deuil, deuil toujours un peu raté, toujours un peu mélancolique. C'est la dimension psychique de la production du genre. La controverse tourne alors autour de la façon dont la psychanalyse pense cette perte.

4.1. Freud et la formation du caractère

On s'arrêtera plus longuement sur le versant critique de sa lecture sans pouvoir néanmoins rendre compte ici de l'ensemble de l'argument. Dans ce texte de 1923, Freud semble faire du processus d'intériorisation propre à la mélancolie un élément crucial de la mise en forme du moi et de la formation de son caractère. Le processus en question n'est plus regardé comme une défense qui aurait mal tournée, comme dans « Deuil et mélancolie ». Il ne faut plus alors opposer deuil et intériorisation mélancolique mais voir dans cette dernière une condition du deuil réussi. Freud parle maintenant concernant la mélancolie d'un processus « typique et fréquent », dont il aurait commencé par méconnaître la généralité. De quoi s'agit-il ? L'identification mélancolique est présentée comme une condition acceptable permettant au ça de se soumettre au renoncement d'un objet sexuel : l'intériorisation mélancolique serait une stratégie du moi pour gagner les faveurs du ça en le consolant de la perte de l'objet. Tout se passe comme si le moi disait au ça « Regarde, tu peux m'aimer : je ressemble tellement à l'objet. », que tu as perdu dans la réalité, moi qui suis son intériorisation.

Si l'intériorisation-identification est si importante, alors il est plausible que le caractère soit un précipité des investissements d'objets abandonnés : le moi contient en lui tout ce qui était important pour lui mais auquel il a dû renoncer. On trouverait une traduction extrême de cela dans les cas de personnalités multiples qui pourraient être rapportés à un conflit entre les différentes identifications qui auraient formé comme différentes personnes dans le moi... On assiste dans le texte à un renversement théorique : la mélancolie n'est plus un type de caractère, mais le principe même de la formation de tout caractère.

4.2. Identification et Œdipe

De là, Freud semble en venir pour J. Butler à la question du genre, par le biais du thème de l'identification au père et à la mère. En effet, l'identification serait analysée principalement par Freud comme une réaction possible au complexe d'Œdipe. Pourquoi ? Car surmonter le complexe d'Œdipe, c'est renoncer au choix d'objet incestueux, autrement dit perdre un objet, subir une perte. La question est alors de savoir pourquoi l'enfant s'identifie au parent du même sexe, alors qu'il ne perd pas moins le parent du sexe opposé, auquel il doit tout autant

¹⁵ Sigmund Freud et Stefan Zweig, *Correspondance*, Paris, Bibliothèque Rivages, 1991, p. 49

renoncer. On sait en effet que, dans la théorie freudienne, l'enfant sort de la situation oedipienne intenable en transformant sa rivalité avec le parent du même sexe en admiration et désir de ressembler à ce rival. J. Butler va critiquer la façon dont Freud fait reposer ce mécanisme sur une exclusion inavouée de l'homosexualité. Remarquons que ce n'est pas au fait que le désir porte sur les parents qu'elle s'en prend, mais bien à quelque chose dans le complexe d'Œdipe. Ce n'est pas à la liaison du désir avec la famille, contrairement à Deleuze et Guattari dans *l'Anti-Oedipe*, mais au lien établi entre désir et hétérosexualité... Certes, elle va mettre à jour un mécanisme de pouvoir à l'œuvre dans l'Œdipe, mais ce n'est pas celui qui familiarise le désir ou celui qui supporte et renforce le système de l'alliance. Elle commence par pointer un décalage dans le destin des protagonistes de l'Œdipe. En effet, quand l'objet aimé qu'il faut abandonner est d'un autre sexe, l'objet est abandonné mais le type de désir se conserve, l'investissement se reporte sur des objets de ce sexe, alors que lorsque l'objet aimé qu'il faut abandonner est du même sexe, il y a un double renoncement, renoncement à l'objet et au type de désir, puisqu'il y a identification à l'objet du désir homosexuel et non report sur d'autres objets de ce sexe. Le processus, considéré comme « normal » par Freud, pour sortir du complexe d'Œdipe est alors le suivant : il faut a) que le petit garçon renforce son identification au père ; b) que la petite fille s'identifie à la mère (ou renforce cette identification.) Ces identifications ont pour conséquence de consolider/affermir la partie masculine du caractère du petit garçon et la partie féminine du caractère de la petite fille. Tout se passe comme si la présence de la masculinité du père dans le moi du fils par intériorisation allait déteindre et imprégner le moi du fils pour accentuer sa virilité.

Ce que J. Butler montre, c'est que la présentation de complexe d'Œdipe par Freud traduit en réalité deux interdits, dont l'un seulement est avoué, l'interdit de l'inceste. Or s'il n'y avait que cet interdit-là, il serait impossible de comprendre pourquoi un désir incestueux pour le parent du même sexe ne débouche pas sur d'autres choix d'objets homosexuels non-incestueux. Freud implicitement exclurait le parallèle entre homosexualité et hétérosexualité, alors même qu'il dégage une bisexualité constitutionnelle de l'individu. Pourquoi, si le petit garçon est d'abord bisexuel, Freud peut-il affirmer, quand il présente les choix d'objets initiaux du petit garçon (avant la formation du complexe d'Œdipe), que toute sa libido se concentre sur la mère ? Cela est d'autant plus curieux, que la mise en avant de la bisexualité va de pair chez Freud avec la reconnaissance de la nature double ou complète de l'Œdipe :

« On acquiert en effet l'impression que le complexe d'Œdipe simple n'est absolument pas la chose la plus fréquente mais correspond à une simplification ou schématisation qui néanmoins reste pratiquement assez souvent justifiée. Une investigation plus approfondie met à découvert la plupart du temps le complexe d'Œdipe dans sa forme plus complète, lequel est double, positif et négatif, dépendant de la bisexualité originelle de l'enfant, c-à-c. que le garçon n'a pas seulement une position ambivalente envers le père et un choix d'objet tendre pour la mère, mais qu'il se comporte aussi simultanément comme une fille, qu'il manifeste la position féminine tendre envers le père et la position hostile-jalouse lui correspondant vis-à-vis de la mère. »¹⁶

4.3. L'argument des prédispositions

Comment expliquer alors que le petit garçon qui surmonte le complexe d'Œdipe s'identifie au père majoritairement, si une identification à la mère était possible en vertu de la bisexualité originaire et du complexe d'Œdipe négatif ? Certes, Freud dit qu'il y a deux identifications, dans le cas du complexe d'Œdipe double, une au père et une à la mère, chez le petit garçon qui surmonte le complexe d'Œdipe, mais l'une des deux est dominante et détermine son genre hétérosexuel, c'est l'identification au père chez la plupart des petits garçons : « Les différences d'intensité que présenteront ces deux identifications reflèteront l'inégalité des deux variétés de dispositions sexuelles. ». On perçoit qu'en réalité une disposition préexistante décide de l'identification dominante qui détermine un caractère sexuel, un genre (et cette disposition est le plus souvent hétérosexuelle).

¹⁶ « Le moi et le ça », « *Das Ich und das Es* », 1922/1923, pp. 255-301, in Freud, S., *OC XVI, op. cit.*, pp. 276-277.

De plus, comment expliquer que Freud parle de consolidation de partie féminine ou masculine, s'il ne présuppose pas l'existence de prédispositions sexuelles, dans la mesure où masculin et féminin n'existent pas encore à l'âge où l'enfant traverse le complexe d'Oedipe ? L'existence de prédisposition masculine et féminine implique que la différence des genres a déjà un sens avant même que les identités genrées s'élaborent. Il y aurait là de sa part pétition de principe. Ici un sens du masculin et du féminin semble au contraire être impliqué, Freud définissant la masculinité par l'identification au père et la féminité par l'identification à la mère.

J. Butler s'interroge sur la nature de ces prédispositions primaires : d'où viennent-elles ? Comment en rendre raison ? Ce qu'elle dégage, c'est que Freud et beaucoup de freudiens se servent des prédispositions sexuelles comme d'une nature. Freud dirait : l'orientation du désir naturelle, premier, inné, alors même qu'il passe pourtant beaucoup de temps à montrer que les identités et affinités de genre se construisent, qu'elles ne sont pas données d'emblée, qu'elles ont une histoire. Freud serait à la fois quelqu'un qui montre que le genre se construit, que le sexe ne fait pas le genre, et quelqu'un qui renvoie à une/la nature, quand il s'agit de montrer que cette histoire a un sens déterminé (la production d'individus hétérosexuels). Elle dira que, dans cette optique, chez Freud « « devenir » un genre est un processus qui demande beaucoup de travail pour finir *naturalisé*... »¹⁷ Le langage des prédispositions est en effet un opérateur permettant la naturalisation d'une réalité construite. J. Butler travaille à dégager ce que ce langage dissimule. D'une manière générale, elle cherche à épingle systématiquement tous les processus de naturalisation, elle dira de « littéralisation ». En particulier, elle identifiera le processus de littéralisation de l'anatomie, qui aboutit à l'idée que la constitution anatomique détermine des types de plaisir propre à un genre...

Pourquoi l'argument freudien des prédispositions fonctionne-t-il comme une pétition de principe ? D'abord ces prédispositions sont dites « masculines » ou « féminines » avant qu'il y ait du masculin ou du féminin. Ces prédispositions contiennent donc plus de déterminations qu'il n'est possible d'en trouver à ce niveau du développement infantile. Le phénomène de surdétermination est ici manifeste. En effet, dans cette situation initiale rien, aucun fait, ne permet d'affirmer qu'une prédisposition féminine se définit par le désir pour le père et une prédisposition masculine par le désir pour la mère, puisque tout ce qu'on a, c'est une bisexualité originaire. Rien logiquement n'empêche de supposer aussi bien que la prédisposition féminine pourrait consister en un désir pour la mère, en vertu par exemple d'une certaine ressemblance mère/fille.

C'est donc qu'il y a un postulat inavoué de la psychanalyse, celui de la matrice hétérosexuelle : sans lui, on ne peut pas déduire de la bisexualité originaire des prédispositions féminines et masculines orientées de la sorte. Cette lecture débouche en tout cas sur une dénonciation : l'argument freudien de la bisexualité originaire fonctionne comme une couverture. Son apparence progressiste masque un préjugé : le désir est initialement hétérosexuel... Cette entreprise critique n'a rien de superflu, car l'argument a fait illusion, beaucoup de gens se sont servis de la bisexualité originaire pour défendre le caractère révolutionnaire, libérateur, subversif de la psychanalyse en matière de sexualité, faisant du thème de la bisexualité originaire le témoignage d'une ouverture d'esprit de la psychanalyse concernant l'homosexualité et la bisexualité...

4.4. Bisexualité et bisexualité

Ce que dégage très bien J. Butler, c'est que la bisexualité dont parle Freud n'est pas celle qu'on croit. Le problème est que nous comprenons la bisexualité originaire constitutionnelle dont il parle sur le modèle des pratiques sexuelles qu'on nomme bisexuelles et qui sont tantôt homosexuelles tantôt hétérosexuelles. Or, si Freud peut conclure de la bisexualité constitutionnelle à des prédispositions féminines et masculines hétérosexuellement orientées, c'est qu'il ne tient pas cette bisexualité pour une indétermination de la nature du choix de l'objet sexuel. Il conçoit une bisexualité sans homosexualité, qui se définit bien plutôt comme

¹⁷ Butler, Judith, *Trouble dans le genre, pour un féminisme de la subversion*, Paris, La Découverte, 2005, p. 165.

la coexistence dans le psychisme de deux potentialités sexuelles, l'une masculine et l'autre féminine toutes deux hétérosexuellement orientées. Ce n'est pas la coexistence de deux orientations sexuelles mais la coexistence de deux sexes : dans chaque individu, il y a de l'homme et de la femme (hétérosexuels).

On constate que chez le petit garçon, c'est la femme en lui qui aime le père (dans l'Œdipe négatif), et que chez la petite fille, c'est l'homme en elle qui aime la mère. L'homosexualité est donc toujours déjà exclue. Cette pensée de la construction des identités de genre a alors comme présupposé la matrice hétérosexuelle, où « seuls les opposés s'attirent ». C'est là un postulat, car logiquement, il n'y a aucune raison d'exclure le principe « qui se ressemble s'assemble ».

Butler conclut que Freud ne nous donne aucune preuve du caractère originaire des prédispositions masculines et féminines. Il est clair qu'il les tient pour des causes, la cause de l'identification dominante au sortir du complexe d'Œdipe complet/double. Il en fait en somme la base sur laquelle s'élabore le caractère : le caractère est d'avance déterminé par elles. Au contraire, rien n'exclut un caractère ouvert sans déterminant préalable, si ces prédispositions ne sont pas des causes premières mais des effets. « pourquoi ne pas conclure que toutes les affinités propres au genre résultent d'intériorisations ? »¹⁸ Rien ne justifie en réalité la distinction établie par Freud entre les prédispositions originaires et les dispositions sexuelles issues d'intériorisations/identifications, si ce n'est le postulat de l'hétérosexualité. Rien n'empêche en réalité de penser que toute disposition sexuelle, que toute affinité de genre est un résultat et non une origine. Une affinité de genre serait alors un précipité d'une série d'intériorisations.

4.5. Bilan de la lecture critique

Pour résumer sa lecture critique de la construction psychique du genre chez Freud, on dira que Butler montre que les prédispositions sexuelles dont parle Freud, contrairement à ce que celui-ci affirme, ne sont pas un fondement transparent des identifications de genre. En effet, ce ne sont pas des faits sexuels primaires : il n'est pas écrit dans la nature des êtres que, ayant le sexe féminin, ils vont développer un désir pour le père et ayant le sexe masculin, un désir pour la mère, et ce en raison de la bisexualité originaire... Ces prédispositions ne peuvent être que des effets, des formations secondaires : il ne pourrait y avoir une tendance du fils vers sa mère et du père à renoncer à tout homme en renonçant à son père via l'identification mélancolique, si le tabou de l'homosexualité ne précédait pas la formation et le dénouement du complexe d'Œdipe. Si Freud déduit le complexe d'Œdipe de telles prédispositions, c'est que chez lui le complexe d'Œdipe n'est pas une structure autonome et que le tabou de l'homosexualité est antérieur à celui de l'inceste. C'est pourquoi Butler pourra affirmer que la structure mélancolique hétérosexuelle qui engendre chez Freud les identités de genre « est culturellement instituée et maintenue comme le prix à payer pour avoir des identités de genre stables et reliées par des désirs pour le sexe opposé. » Le rôle joué par la conceptualité freudienne dans la pensée de la généalogie des genres se révèle peu glorieux, car Butler, en dégageant le tabou de l'homosexualité comme postulat inavoué de la psychanalyse freudienne, insiste sur la dimension cachée de normalisation inhérente à cette élaboration qui est longtemps passée pour subversive et libératrice.

On perçoit ici dans la mise en scène freudienne de l'Œdipe que l'interdit culturel de l'homosexualité ne fonctionne pas comme un interdit, sur un mode répressif, qui opérerait une fois que les jeux sont faits, une fois que les identités et affinités de genre sont établies. Le tabou de l'homosexualité n'est pas là simplement pour réprimer l'homosexualité qui échapperait à la logique normale des prédispositions et de leurs effets. J. Butler, suivant Foucault et sa critique de l'hypothèse répressive dans *l'Histoire de la sexualité*, montre bien que la prohibition de l'homosexualité produit l'hétérosexualité. Plus exactement, elle dira que la loi produit « à la fois l'hétérosexualité consacrée et l'homosexualité transgressive. »¹⁹, dans la mesure où il n'y aurait pas de sexualité avant la loi, contrairement à ce que Freud suppose

¹⁸ Butler, J., *Trouble dans le genre*, op. cit., p. 152.

¹⁹ *Ibid.*, p. 171.

constamment avec la bisexualité originaire, les prédispositions, etc. Il est vrai que c'est un leitmotiv freudien que de supposer que tout interdit est né d'un désir.

Finalement, le moment intéressant où la construction du genre dans l'enfance semblait marquer une prise de distance avec l'évolutionnisme et le darwinisme tels que Freud les interprète par l'introduction de la dimension de la bisexualité, dissimule en réalité le lieu du retour d'un refoulé, celui de l'homosexualité, et solidairement, dans le discours freudien, la réaffirmation de l'équivalence homme/animal, puisqu'il semble que pour Freud la bisexualité biologique ou hermaphrodisme biologique aille dans le monde animal de pair avec la naturalité d'une sexualité hétérosexuelle. En somme, Freud naturaliserait le désir tout en ayant l'air d'en dégager la dimension psychique, culturelle et proprement humaine.

En somme, ce langage des prédispositions et leur interprétation en termes hétérosexuels reviendraient silencieusement à renverser le désir dans l'instinct, alors même que la psychanalyse freudienne s'était évertuée de distinguer l'instinct sexuel de la pulsion : « L'opinion populaire se fait des représentations tout à fait déterminées sur la nature et les propriétés de cette pulsion sexuée. Elle est censée manquer à l'enfance, s'installer à l'époque de la puberté et, en corrélation avec le processus de maturation de celle-ci, se manifester dans les phénomènes de l'irrésistible attraction exercée par un sexe sur l'autre, et son but est censé être l'union sexuée, ou tout au moins les actions situées sur la voie menant à cette dernière. »²⁰

Or ce que Butler débusque à l'œuvre dans « Le Moi et le Ça » ne constitue-t-il pas une préformation du désir, une naturalisation du désir, une réinscription de celui-ci dans le cadre d'une attraction mutuelle de deux genres prédéfinis ? Si le désir du petit garçon est déterminé à se porter vers des objets féminins du fait d'une prédisposition masculine hétérosexuellement orientée, comment affirmer encore que la pulsion sexuelle n'a rien à voir avec l'opinion populaire de « l'irrésistible attraction exercée par un sexe sur l'autre » ?

5. Conclusion : genre sans origine

Il est intéressant pour conclure que noter que Butler ne cherche pas à renverser le raisonnement freudien. En effet, en contestant son postulat inavoué (le tabou de l'homosexualité), on pourrait très bien entreprendre la défense d'une géométrie non hétérosexuelle des genres. Mais Butler n'a pas pour but de proposer une autre géométrie en inversant l'axiome de départ. Elle ne cherche pas à élaborer une géométrie homosexuelle des genres qui aurait été refoulée... Sa théorie féministe de la subversion ne consiste pas non plus à rechercher en deçà du patriarcat historique un état de nature, témoignant d'une féminité non aliénée, dans lequel le rapport des sexes serait autre, serait vrai, serait authentique et aurait ensuite été dénaturé. C'est qu'elle envisage plutôt le genre comme dépourvu d'origine, comme un masque qui ne masquerait rien, ou, dit-elle, comme quelque chose de performé. En somme, la recherche d'une origine avant la loi historique de production des genres relève du fantasme. Il ne peut s'agir de critiquer la loi du genre au nom d'une origine, où le sexe serait à l'état pur, non affecté par la culture historique genrée. Il n'est jamais question chez elle d'exhumer un état mythique où les femmes échangeraient les hommes, ou bien où l'homosexualité ne serait pas encore refoulée. C'est qu'il n'y a rien, aucune origine, aucune nature, aucune prédisposition, avant la construction des genres, avant l'élaboration mélancolique des identités de genre. Le genre ne cause pas, comme chez Freud la perte, il est bien plutôt produit par la perte.

²⁰ « Trois essais sur la théorie sexuelle », 1905, pp. 59-181, in Freud, S., *OC VI, op. cit.*, p. 67.